

[6 janvier, Dordives]

6 janvier 1969. Dordives. Dix-neuf heures.

Allons ! Bonne année ! Qu'elle soit celle qui m'apporte enfin ce qu'il me faut. Tout fut comme prévu : réveillon luxueux, puis, les autres jours, soleil, promenades. Luce et moi partîmes avant-hier et parents aujourd'hui en avion (maman a eu crise de vésicule). À la piscine de Monte-Carlo ai fait diverses connaissances. Mais je crois que mes « intérêts » ont changé. Avec Marcelle, dès le début, je cherchais des aventures et c'est allé en augmentant. À présent, non. Et la lecture du Journal de Luce m'émeut chaque fois violemment. Parfois aussi le souvenir de Marcelle.

Père semble aimer Luce. Au grill de l'Hôtel de Paris, somptueux, dîners habillés, tout était très plaisant, agréable. Le plus drôle, c'est qu'après ce luxe, Luce et moi nous retrouvons à Paris dans son petit studio du Treizième, sans salle de bain, w-c glaciaux sur le palier, etc.

Ai écrit mes trois lettres habituelles de Nouvel An (Alain, Mourgue, Henri). Ont répondu. Mais la réponse d'Henri, était une phrase de mon manuscrit... Toujours, H[enri] est déchirant. On se voit demain. Cette phrase c'est : « Paix à tous sauf aux rares élus dont le combat commence à peine. » Et Henri ajoute : « On ne peut mieux dire pour la nouvelle année et pour la vie entière. » Sa carte – anglaise – m'a rappelé la première de Gide, que j'ai reçue... Cette Joie. La Joie.

Cette après-midi, avec Luce, balade de deux heures en [sic] bois de Dordives, puis huit kilomètres en vélo pour provisions. L'air était vif, sec. Et Luce ? Oh ! Oui, je l'aime, et j'y tiens, plus sans doute que je ne l'imagine. Cela n'empêche pas – par instants – une pitié pour Marcelle que maman éprouve aussi. Elle aime Luce aussi, pourtant.

[12 janvier, Dordives]

12 – 1 – 69. Quinze heures. Dordives.

Nous sommes tous des salauds : je m'aperçois à présent que je n'ai même pas écrit ici. Que Luce et moi sommes allés à Cabris – de Monaco – et y avons revu Francis – sculpteur sur bois – farceur, barbu. Mais Maxime est mort. Maxime ! La présence de Cabris, clochard, poète, avec sa tête de Christ, ses yeux bleus, frêle silhouette échouée là par amour depuis des années. Vivait dans une masure à l'entrée du village. Mais il connaissait tous les « grands » qui venaient là : Camus, Comtesse de Saint-Exupéry, Herbart. Quand lui et le postier [illisible] – ex marin – discutaient politique au bistrot de La Chèvre d'Or c'était homérique. Et il faisait des baisemains galants. Oui, il est mort, et Cabris – en somme – n'est plus. J'avoue que j'ai peu réagi, alors que Marcelle à qui j'ai annoncé cette nouvelle avant-hier (dîner) s'est mise à pleurer, disant : « Tout se dégingue. » Du coup, j'ai pleuré aussi. [X] Luce est opposée à ces visites, mais qu'y faire ? Suis-je tellement insensible ? Ma pitié pour Marcelle prouve bien que non. Simplement, tous ces endroits semblaient tellement prometteurs de gloire...

[X] Maintenant il n'y aura qu'Henri pour perpétuer – dans le livre qu'il écrit en ce moment le souvenir du pauvre et juste petit Maxime, échoué avec une cantatrice qui avait perdu sa voix, lui, ex clerc de notaire. Mais son chien, recueilli par l'épicier, est devenu un chien de luxe, prétentieux... [X]

[2 février, Dordives]

2 – 2 – 69. Seize heures. Dordives.

Brassées de vie... Parents, pour Luce et moi viennent d'acheter somptueux appartement qu'un décorateur va nous aider à meubler. C'est rue du Dobropol, dans le Dix-septième. Si vite ! Si complet ! Certes, vais voir Marcelle, souvent (trop), mais l'impression s'affaiblit. Bien sûr : elle râle, et, avec maman l'autre jour, au café, s'est même permis de crier... Maman dit qu'elle avait son manteau de daim et sa casquette, et cette vulgarité... Certes, Marcelle se sent affreusement frustrée. Mais tous me disent : de quel droit ? Nos années, nos fièvres, nos jours dorés, restent. Puis est venue l'affreuse jalousie, et la pesanteur, et mes appétits de vie, qu'elle ne pouvait plus satisfaire. Pouvait-elle, alors, surmonter son ressentiment immédiat – celui qui succédait à sa détresse ? Oui. Maman eût été son amie. Marcelle, gardant ce qu'elle a gardé, plus le passé, reconnaissant les différences inévitables, pouvait « grandir ». Au lieu de cela, même à mes yeux, pourtant toujours embués quand il s'agit d'elle, elle ne grandit pas. Quant à maman, ce dernier « accès » de Marcelle l'a écoeurée.

Donc, ai remis le manuscrit à Dominique Aury. Auparavant, Henri l'a lu. Et l'a trouvé « fascinant », en a parlé à Dominique, et j'attends. Toujours la NRF ! Ai parlé à Arland, et tout cela, à l'instant, je viens de le décrire dans une longue lettre à Henri que je vois ces derniers temps. Cette NRF qui a quelque chose d'absent, le visage ravagé de Dominique, les mains tremblantes d'Arland, – conversations sur les églises romanes – et moi, ce jour fou où je vins pour la première fois, à quinze ans, avec la carte de Gide ! Mon Dieu ! Tu es Dieu, sois un peu mien ? Et puis, un manuscrit...

Maman a de nouveau eu d'horribles élancements et il y eut cette semaine un branle-bas : téléphoner à Solange, rendez-vous avec Pr. David, puis avec médecin indiqué par lui : c'est une arthrose cervicale. Plus de « remise en place » comme à Vichy, valable trois mois ! Mais un vrai traitement, durable, mais aux premiers résultats plus longs ? En ce moment, il y a un petit mieux. Donc, patience ! Quant à moi, le nouveau dentiste m'a posé l'appareil (pont sous voûte palatine avec couronne et trois dents) et... est-ce vieillesse ? Dieu ! Je me regarde dans la glace, et par moments oui, par moments non. Vie de la jeunesse, sur tous les plans !

Et avec Luce ? L'autre dimanche, elle m'a emmené à l'improviste chez un de ses oncles, où toute sa famille était réunie. Sa mère s'est mise à pleurer. J'ai – paraît-il fait impression... bonne, mais cela ne me satisfait jamais ! Et nous sommes bien ; je... je l'aime. Son être. Son aspect. Pourquoi ? Voir Montaigne.

Et le monde... on prend des Juifs en Irak, on hurle. De Gaulle me dégoûte. Mais tout, tout, ira – par le fait même qu'on le cherche – vers un point d'équilibre. Comme tout est affreusement nécessaire !

[2 mars (1), Dordives]

[X] 2 mars [19]69. Midi. Dordives.

D. Aury aime mon livre et va le passer à Brice Parain. Donc, c'est déjà un premier point, bien qu'en ce moment, Claude Gallimard soit très « dur » pour publier, à cause du marasme des affaires. Il faudra plusieurs lecteurs, et s'attendre à de moultes difficultés. Mais si ça marchait... Au fond, je ne sais plus quoi penser. De même qu'avec Marcelle, que je suis allé voir l'autre jour. Et elle m'a remémoré son calvaire, ses hurlements dans l'appartement vide, et toujours elle me dit qu'elle m'attend. Mais en même temps, elle se justifie vis-à-vis de maman, les horribles scènes passées... et tout cela avec des larmes.

J'ai quitté Marcelle, anéantie. À mon retour, Luce l'a vu, a pleuré. Nous allions ici, à Dordives. En cours de route, balade en forêt de Fontainebleau, glaciale, grise, et comme j'avais rappelé à Luce cette phrase de Marcelle : « On m'a chassé de Dordives où j'avais mis toute mon âme », Luce accusant le coup, (et déjà avec son foie fragile !), se réveille en pleine nuit (après cette balade et la soirée absolument mornes), pleure, dit qu'elle se sent intrusive. Et moi, déchiré, accablé... C'était avant-hier, et depuis ça va mieux. Maman me critique, accuse l'égoïsme de Marcelle. Mais à l'instant, retéléphonant à Marcelle pour les feuilles d'impôt, je l'entends pleurer au téléphone, renifler ; elle était – me dit-elle – en train de coudre et de penser à moi. Et ses phrases, genre « ma petite tête chérie, mon minou, mon amour, chou » dont Luce m'a un peu déshabitué. Pauvre Marcelle, bien sûr ! Et durant cette conversation, là, à l'instant, je voyais le visage de Luce se décomposer, ce qui me gênait, et brusquement, j'ai senti que je surmontais tout cela, et après avoir raccroché, je me suis approché de Luce, et ai fait comme si j'avais parlé avec maman : « Elle me dit de t'embrasser bien fort ! » Et Luce, de hausser les épaules : « Idiot ! Tu plaisantes avec ces choses-là ! »

Mais qu'y faire ? [X]

Avec Maman, que de complications ! Le médecin indiqué par Prof. David, n'a finalement rien fait de très valable : légère diminution de la douleur pendant quelques jours, c'est tout, mais agrémentée de piqûres, dont une, ratée, dans la nuque, a provoqué saignement, grosseur, résorbée seulement depuis hier. Au moins David a été utile en conseillant une cure à Abano – près [de] Venise – et là seulement, il y aura soulagement et guérison. Après quoi, parents sont allés voir Prof. de Sèze, le plus grand rhumatologue qui est contre traitement « mécanique », qui conseille lui aussi Abano, plus traitement interne approprié, plus suppression de la douleur. Pour celle-ci, il a conseillé – comme David – de retourner à Vichy, chez le masseur qui a enlevé toute douleur à maman, cet été. Et mes parents y sont, aujourd'hui. Au retour, maman prendra le traitement de de Sèze, puis, Abano. Donc, cela devra aller mieux, car c'est bénin, et d'autre part David a pu dire que réactions nerveuses de maman sont toutes normales.

[X] Hier, Luce et moi, sous la pluie, sommes allés sur la route, tenter de voir mes parents, mais n'avons pu qu'apercevoir la grosse Cadillac, sans même avoir le temps de faire un signe. À l'instant, maman téléphone, et ça va bien, et papa aussi qui a parlé à Luce. Oui, ils ont tellement sympathisé.

Repense à mon livre : le temps serait-il venu pour que ça marche chez Gallimard ? Comme il le faudrait !

[Et ai terminé l'autre jour, mon livre en cours : *Journal de quelqu'un d'autre* où tout est semblable et différent. Comme si j'avais mission d'énoncer des vérités tragiques. Oui, il serait temps, à mon âge, que ça se sache !]

Ici : vie de « parisiens » à la campagne, commande de caisses de vin, balades, bottes, voisins qui saluent. Toute cette « assise » matérielle sur quoi je ne pèse en rien, – par mon œuvre, [puisque payé par l'affaire de mon père – qui – certes – y trouve un associé « muet » dont il a besoin,] mais qui me donne à moi cette sensation d'inutilité... Un jour, qui sait ? [X] mon œuvre vaudra de l'or. Sa méconnaissance actuelle l'aura purifiée. Et j'attends.

[2 mars (2), Dordives]**[X]** Dix-huit heures trente.

Beau crépuscule. Avons fait du vélo avec Luce et me sens fatigué. Du coup de fil de ce matin, à Marcelle, une phrase d'elle me « lancine » : « Mon pauvre chéri, je relis tes livres : comme tu souffres affreusement ! Cela prouve peut-être que tu as du recul... » Oui. Ai-je tant souffert ? Il y a mélange : vrai et faux. Du sang enveloppé d'imagination. Luce eût-elle pensé à une remarque pareille ? De là découle un torrent de pensées, d'images, mes années difficiles avec Marcelle, nos démarches sur la terrasse de Saint-Germain, nos « élans », le soir, pour aller dîner quelque part. Toutes ces joies précieuses arrachées à la gêne. L'évoquer me fait mal. Et pourtant, c'est irréversible : on ne revient pas ! **[X]** Je ne me « revois » pas à nouveau avec Marcelle. ~~✗~~

Par moment, tremble en pensant au livre ; lis pages anciennes où « j'espérais » et ce fut chaque fois, le refus. Or, D. Aury, tout en admirant, trouve certains passages écrits avec « relâchement ». « Ça ne me gêne pas ; mais ça peut gêner certains » a-t-elle ajouté. Malgré l'énorme travail effectué. Peut-être que Brice Parain (c'est Henri qui me l'a conseillé comme lecteur) – et que je connais – aura le même « esprit » que D. Aury ? J'essaye d'imaginer ses réactions, puisque je le connais assez, et n'aboutis à aucune conclusion. Pourvu que ça ne fasse pas comme le troisième lecteur chez Laffont ; il est vrai que Penchemand ayant déjà été contre... De plus, Henri devra faire une fiche, a dit D. Aury qui parle ainsi de mon livre : « C'est complètement fou, mais on y croit. »

[19 mars, Tignes]

19 – 3 – 69. Dix-huit heures trente. Tignes.

Oui, nous sommes là, à deux mille cent mètres d'altitude. Depuis le 16, midi. Soleil intermittent, suffisant pour que je sois déjà noir ! Luce aussi. Le ski – pour moi – commençait bien mais ma fixation s'étant ouverte sans raison, chute avec épanchement de synovie à l'épaule : pour le moment, deux jours sans ski, vessie de glace sur l'épaule, boue chaude et électricité (chez le masseur). Pas de veine. Je commençais déjà à « dégager ». Le reste va : parents à Paris (vont le 24 à Moscou), appartement, etc.

L'autre jour ai vu Brice Parain. Toujours le même : direct, rouge, incroyable.

- Je l'ai juste commencé. Vous avez l'air d'avoir fait du bon travail, dites-moi. J'aime bien. C'est même assez saisissant, non ?

Que dire ? Ça se passait chez Gallimard, dans un de ces petits bureaux... Il me recevait – bien – sans même que j'eusse pris rendez-vous. Avons longuement parlé de mon passé, de ses ennuis de santé. De là, Luce et moi, dans la *DS* neuve, sommes allés voir Henri à Brunoy : une des meilleures soirées. Il est logé « moderne », et ce vieux Brunoy, vieux pont sur l'Yerres, la forêt, et ce petit bistrot où nous avons dîné, succulent. Avons parlé de tout. Dimanche, invité par Arland à Brinville et parlera d'éventuel chapitre de mon roman dans *NRF*. Entre temps, père à Menton, et avec maman sommes sortis chaque soir. Entre autres, à réception chez peintre Downing (ami d'Evelyn, l'amie d'Henri), au « Marais ». Avons d'abord dîné place des Vosges, si curieux, puis capharnaüm de Downing, et là, tant de gens. Sommes partis assez vite.

Jour du départ, chez mère de Luce qui a pleuré : je ne viens jamais dîner, l'ai consolée, lui ai « fait » les lignes de la main, l'ai embrassée : il est de fait que nous ne venons pas dîner, mais c'est le hasard.

Ici : plate-forme à deux mille mètres. Hauts immeubles, aucun charme : mais sommets et pistes extraordinaires. Les cimes devant la fenêtre, et le poste qui joue en sourdine...

Ai revu Marcelle, bien sûr, veille du départ. Elle pleurait : m'attendra des années s'il le faut. « Avant, je n'étais jamais seule, même toi parti ; aujourd'hui, suis toujours seule même entourée. » Que répondre ? Elle est la victime. Et ces larmes continuelles. Et je suis gentil avec elle, mais quoi de plus ?

[21 mars, Tignes]

21 – 3 – 69. Tignes.

Lettre de Brice Parain : il est « entraîné » par mon livre, mais dit : « l'entreprise sympathique du héros ». Est-ce moins que début ? Ou réserve d'écriture ? Qui sait ?

Le 18 doit en avoir parlé au comité. Je crois quand même qu'il est « pour » puisqu'il en parle au comité, tout de go. Et qu'il m'a répondu si vite. Mais pourquoi n'utilise-t-il plus le mot « saisissant » comme dans sa conversation ? Par le fait – peut-être – qu'il préfère rester réservé au moment de l'action. En effet, il termine sa lettre – difficile à déchiffrer – par : « On va prendre ça attentivement. »

Ici, bien. Et à Paris. Luce m'étonne : lui montrant ma réponse à Brice Parain, critique certains termes avec une justesse... comme si avait toujours vécu dans ambiance intellectuelle ? Elle et moi : liens forts, fous, et le reste...

[14 avril, Paris]

14 – 4 – 69. Paris.

Rien de personne : Gallimard, Parain, D. Aury, et même Henri. Si ce Journal doit être celui d'une lamentation permanente, autant l'arrêter tout de suite. J'espère que ce ne sera pas le cas. Avant-hier, grand dîner *chez* Le Doyen pour des Russes : Luce y allait pour la première fois. Hier, aux Russes, je montrai Versailles et Paris. C'est mon seul travail pour mon père, avec tout l'argent que je touche !

[26 avril, Vironvay]

26 – 4 – 69. Vironvay. Huit heures.

Gallimard refuse. Dernière petite chance : que ça plaise à Arland. Deux lecteurs ont été terriblement contre. D. Aury très gentille, mais n'y peut rien. Peut me recommander à... Kanters ! Luce pleure. Maman vaillante, et moi aussi, sauf ce matin. Revenons tous trois sur Paris, après étape ici. « Plus on a de dons, plus on souffre » a dit maman. Mon monde – d'après ces lecteurs – n'est pas crédible ! Alors que je sais que c'est un livre facile. Même D. Aury dit qu'il n'aura aucun succès commercial. Or, ce n'est pas impossible.

Il pleut. Plaines mouillées sous la fenêtre. Je me tais.

[2 juin, Avallon]

Avallon. 2 – 6 – 69. Neuf heures.

Entre-temps, retour à Paris, course pour l'appartement, maman qui va mieux ; Arland, parti pour la Bretagne (aimant ou non le manuscrit) et D. Aury a alors vu Kanters. D'après Alain, K[anters] devait m'envoyer promener, vu mon départ chez Denoël. Or, il m'a reçu, à bras ouverts...

[4 juin, Nice]

Nice. 4 – 6 – 69. Dix heures.

Ici, avec Alain pour interview par Vrigny, car ici Foire Internationale du Livre : c'est Alain qui m'a arrangé ça. Voyage bien : il est, avec Luce, autre qu'avec Marcelle. Qui a ennuis avec sa mère : tombée, va être opérée (col de fémur). Téléphone tout à l'heure. Et maman, ses douleurs ont repris, que faire ? Va téléphoner à un nouveau professeur. Donc, ennuis.

Alain, gentil, mais ferme : m'a précisé que, vu mon âge, ne peux prétendre qu'à deux des grands prix littéraires ! Enfin... Il a l'air de vouloir me faire penser que c'est dans la poche avec Denoël, or, rien du tout. Y pense peu, mais tout de même...

Le temps est beau ; le Negresco luxueux ; la mer, remuante. Le reste...

[6 juin, Nice]

6 – 6 – 69. Vingt-trois heures. Nice.

Ai gaffé avec Kanters : sachant qu'il venait ici, – membre du jury – l'ai attendu ce matin à son hôtel pour savoir s'il avait parcouru mon manuscrit. Il rentrait de promenade et je me suis levé :

- J'exagère peut-être de vous relancer jusqu'ici, mais...
- En effet, vous exagérez.

Après m'avoir dit qu'il n'avait rien lu, que mon manuscrit se lisait par « je ne sais plus qui », il m'a tourné le dos, et je suis parti. Il pleuvait. Nice somptueux,... et atroce. Au retour, Luce a presque pleuré en m'écoutant. D'autant plus que le matin... Vrigny me reçoit, affolé : tout est changé, me dit d'attendre, et là, parmi les stands, je fais le pied de grue, mes livres sous le bras, pendant que de jeunes « godelureaux », – des auteurs sans doute – se pavanaient, entourés, télévisés, et tout.

Oui. Je ne suis déjà plus de ce siècle avant « d'être pas de ce monde ». Maman va mieux, et c'est l'essentiel. Ma vie littéraire... est-elle une vie ?

Avec Alain, hier et avant-hier, ç'avait été bien. Rencontre et dîner avec Jacqueline Piatier dans un petit restaurant du port où – durant le festival – grouillent écrivains, artistes, etc. Tous se connaissant, saluant, et moi, seul, avec Luce. D'ailleurs, ai presque eu scène avec Alain, à cause de Le Clézio, ce jeune écrivain, qui a, du premier coup réussi ce que j'attends depuis vingt ans : gloire, intellect, nuée d'admirateurs... Piatier, avant dîner, était montée le voir, et je ne voulais [pas] qu'il vienne avec nous.

- Boris, tu m'exaspères ! et il est parti, à cent mètres de là.
- Puis, s'est calmé ; moi aussi.

Comme il le dit, ce dîner, il s'en fout, il le fait pour moi.

Voilà. En fin de compte, – Alain est parti hier, et à la gare, il a embrassé Luce – Vrigny me reçoit demain à seize heures trente, et ça se passera à Paris, dans son émission *Matinée Littéraire*. Je suis le paria, qui vit au Negresco, le paria. Je ne plais pas. Ma littérature... Atroce. Mais je dois l'accepter quitte à m'écrouler.

Eux, eux tous, qui sont ou traditionnels, ou d'avant-garde parce qu'ils ne disent rien ou mettent des flèches entre les mots, des collages, tout cet attirail infantile... À moi, la défaite.

[17 juin, Paris]

17 juin [19]69. Midi. Paris.

Pompidou élu ; mais ça, je m'en fous, malgré son destin tellement « scénique ». Dois parler d'un tas de choses négligées : par exemple mon interview par Vrigny le samedi dernier, à Nice, dans le hall de la foire. Je crois que ça s'est bien passé, j'ai parlé de mon dernier livre (en manuscrit) avec flamme. Et encore, suis loin d'avoir tout dit !

Mais pour y avoir droit, à cette interview ! Vrigny arrivant avec plus d'une heure de retard, et moi, errant, par ce hall immense, et les haut-parleurs annonçant les « signatures » d'écrivains ou nuls ou « connus » genre Guy des Cars qui eut illico sa foule... Ces gouffres insondables de connerie qui ne forment même pas un seul gouffre.

Au moins, ai fait un pas : me suis approché du stand Losfeld, (éditeur maudit), me suis présenté à lui, il me connaissait de nom, et lui ait dit deux mots sur mon manuscrit. Parut intéressé, prêt à me recevoir. Mais en attendant, il est allé chez Kanters et je n'ose présenter un double.

C'est pourquoi – revenu à Paris après deux étapes à Brignoles et Digoin – téléphone à Piroué, l'adjoint de Kanters (venu après mon deuxième livre m'interviewer au Pont-Neuf) et ayant écrit article dans *Mercure de France*. Or, il avait refusé *Jojo* (sa grossièreté, *dixit* !). Fut très gentil, encourageant malgré un avis peu enthousiaste d'un lecteur extérieur. Serai fixé avant le 1^{er} juillet.

Pour ma pièce (donnée voici trois semaines – l'ai-je dit ? – à Vitaly) attends un peu. Tape le roman.

Et le reste ? Me remets – mal – aux poèmes. Alain en demande. Marcelle – que j'ai vue hier – les tape. Elle est à présent, « si mieux » qu'avant... Ses petites oreilles sont jolies (!), alors que de mon temps elle portait son appareil...

Sommes allés vite et elle me dit après : « J'irai dîner dans un restaurant chinois », et mon cœur s'est serré, car elle y va seule, alors que nous deux, vingt-trois ans durant... Luce saisit tout cela, mais bien sûr, dit que je dois choisir. Or, j'ai choisi. C'est évident. J'ai choisi. Sans même avoir à « repousser » comme l'écrit Gide. Mais ce choix n'empêche pas la pitié, de plus en plus rare, mais qui, par moments, me submerge, immense. Je me dis : « Pauvre Marcelle, qui sera seule, à jamais. » Malgré tout, vu l'immense tendresse qui nous liait, elle tient bien le coup. Certes, elle prétend qu'une telle tendresse suffit à un couple, et interdit la rupture. Faut croire que non. La « vie commune » avec Marcelle, je n'en pouvais plus.

Maman, affaiblie. N'a plus mal, mais plus de ressort. Partons le 2 pour Abano. Papa ? Soudain hier (j'étais allé à son bureau pour signer) me dit :

- Quand cesseras-tu de t'occuper de ces bêtises pour t'attaquer enfin aux choses sérieuses ?

(Sous-entendu : mes écrits d'une part, et son affaire de l'autre.)

Dans ces cas-là je perds toujours contenance, balbutie. Par exemple :

- Mais... on m'a quand même interviewé à Nice !

- Et alors ? Quel résultat ?

Je suis sorti bourrelé de remords : mon père me donne tout, appartement somptueux, maison de campagne, voiture, argent, et je le « satisfais » si peu. Au moins, un brin de renommée...

L'ai dit à maman, Luce, Marcelle qui a ri, et a rappelé Cézanne. C'est vrai.

[30 juin, Paris]

30 – 6 – 69. Dobropol. Quinze heures.

Manuscrit pratiquement refusé par Denoël, malgré Piroué, qui est toujours écouté. Mon destin littéraire – ma vie – est une telle dérision que je crache dessus, crache, que je crève, puisque je ne peux rien, pas même crever.

Ma gloire, mon immortalité, mon génie ! À quinze ans ! Et j'en ai quarante-huit, et seule ma merde me connaît, et encore !

Ô vous Tous, un jour, vous crèverez aussi, et j'aurai ma vengeance, tous, vous crèverez. Salauds. Bande d'ordures si quelque chose pouvait étirer votre mort par un semblant de vie. Je vous hais.

J'aurai ma revanche. On me reconnaîtra. Je ne souffre pas plus comme ce matin, j'ai la bave au cœur, mais je ne souffre plus.

Tout cela dans l'appartement cossu où je vis avec Luce. Est-ce la rançon ? Mais pourquoi y aurait-il des rançons ? J'essayerai tous les autres éditeurs, à commencer par Losfeld, le maudit, dont Luce m'a fait lire l'interview dans *Combat* et auquel, ensuite, j'ai parlé, à Nice à son stand de la Foire des Livres.

[14 juillet, Saint-Raphaël]

14 – 7 – 69. Neuf heures trente. Golf Hôtel.

Non, je ne suis pas désespéré, je ne le suis pas...

Donc, Denoël m'a refusé. Manuscrit renvoyé à Dobropol. Tout s'effondre, et j'essaye de me redresser. Maman, comme ci, comme ça. Luce, ça va. Mais je nage, je plonge, ski nautique. Fais du régime [*sic*], essaie devant maman de ne pas sombrer, et y parviens. Mis à part le premier jour, où la lettre est arrivée ici (lettre plutôt méchante, style R. Kanters) « mes fantasmes ne prennent pas corps », ce jour-là, mais je l'ai surmonté.

Marcelle m'a téléphoné. Ai, hier, rêvé du Pont-Neuf. Cafardeux tellement. Autour de moi d'anciens « camarades » réussissent. Agrégation, ENA, etc. Moi, rien, à un point tel... du vide dans un bas de soie. On m'efface avant que j'aie pu m'inscrire...

[22 août, Paris]

22 – 8 – 69. Quinze heures. Dobropol.

Paris ? Aucune lettre. Et ai vu Marcelle dans « notre » ex-appartement rue Delorme. Toujours jolie, et son petit front, et a réussi à me faire pleurer. Lui laisse croire que peut-être... Il faisait chaud, l'ai invitée au Bois. Évoquons des souvenirs... Hier, l'ai conduite à la gare (venue pour deux jours voir sa mère malade à l'hôpital de Lagny... et venue me voir moi !) d'où elle repart pour Lacanau. Océan. Toujours avec Laurette et le groupe de ses amis.

Sortant hier de la gare d'Austerlitz, fus un peu désesparé, errai dans mon ancien quartier du Pont-Neuf. Pour que Marcelle soit bien, lui ai payé le *Pullman*, plus confortable. Et voilà. Ressasse mes échecs...

Ce matin, (tape mon livre) ai ensuite téléphoné à Piroué. Gentil. M'affirme avoir été très opposé au refus. Parlant un peu, et lui suggérant Nadeau a estimé l'idée très bonne. Mais avant, irai voir Losfeld la semaine prochaine.

Téléphoné à Alain. Malade, découragé, dit en boutade : « Si nous avions notre édition... » Peu après, ai pensé : « Pourquoi pas ? » Lui ai retéléphoné, en avons discuté. Faut créer une collection commerciale et j'ai eu une idée, genre roman à deux sous, mais se plaçant sous chacun des signes du zodiaque, l'intituler : « Et si c'était vous ? » Et cela dans le Présent, Passé, Futur.

Une maison d'édition, ça m'occuperait et... me publierait ! Quand je pense que père (mes parents en Suisse vont bien et mère va mieux) a commencé tout seul, alors que moi, je lui demanderai son aide !

Autre chose : depuis deux, trois jours ai des « accès » de visions en cauchemar. Atroce. Des figures grimaçantes me font « quitter » l'endroit où je suis, me coupent le souffle... à hurler. Vais tenter de « surmonter »...

Bien sûr, tant de déboires, tant de pitié pour Marcelle, et ces yeux anxieux de ma petite Luce chérie... Quand je suis avec elle, tout contre elle... Parfois elle ne me comprend pas, et cela la fait pleurer. Mais peu à peu...

[6 septembre (1), Paris]

6 – 9 – 69. Dobropol. Midi.

Alain a eu une autre idée : créer une revue, puisque presque toutes ont disparu, donc place à prendre. Et c'est moins lourd qu'une maison d'édition, tout en me « lançant ». À part ça : relis roman. Ça va, je crois. Ai vu Losfeld jeudi dernier, et impression... dont je ne peux encore parler. Le lendemain, Alain m'a demandé mon manuscrit pour un autre éditeur ou plutôt un « type influent » qui voulait garder l'anonymat. Lui ai donc remis le double.

Maman va mieux. Verra Dayant à son retour. Puis, ai vu Marcelle hier : bonne mine, et... espère-t-elle mon retour ? N'éprouve plus cette « pitié sanglante » et surtout elle prend la mouche si facilement, se rembrunit, boude, bref se montre telle... comme si souvent, quand elle me mettait hors de moi.

Bien sûr : pour elle, se retrouver seule... Mais, sa façon de me traiter comme « sa chose »... et c'est ma faute, en partie ! Car, vraiment, je me sens libéré.

[14 septembre, Dordives]

14 – 9 – 69. Dordives. Midi.

Oui : retrouve dans mes tiroirs feuillets épars, remplis de ré citations... d'un tel mordant, désespoir, d'une telle force... De même que mon roman dont je viens d'achever la relecture. Force, oui, et derrière, ou au-dessus...

Tout à l'heure, partons pour l'Italie (Florence, Sienn e, Pise, et Club Méditerranée) que Luce ne connaît pas. Marcelle est retournée à Lacanau. Maman maintenant va mieux, après ce médecin conseillé par Solange à qui j'ai téléphoné. J'irai le voir peut-être.

Avant-hier, avons invité les parents de Luce au Hilton : musique, ambiance et tout... Et puis, mon livre : Alain (quelle mouche l'a piqué ?) l'a brusquement donné à La Table Ronde qui si le livre leur plaît – publie mais avec participation de l'auteur.

J'ai de quoi. Pour le moment, d'un autre côté, rien de Losfeld. Mais peut-il vraiment « lancer » ? Tout cela je commence à le regarder d'un peu loin, je ne sais pourquoi. De même que le refus de ma pièce par Vitaly (évidemment pas lue !) Mais ça, c'est pour plus tard.

Donc, verrai Florence une troisième fois. Et avec Luce. Je tiens à elle plus que je ne pensais. Marcelle m'a rendu mes « journaux ». Mon Dieu ! Un vertige de vertiges !

[2 octobre, Paris]

2 – 10 – 69. Paris. Onze heures trente.

À peine arrivé, téléphonant à Losfeld, apprends que livre refusé. Puis téléphonant à [La] Table Ronde où Alain a porté le livre qu'on pourrait y publier – s'il plaît – pour huit mille francs (nouveaux) me fais presque raccrocher au nez par le directeur ! Je doute de moi, à force de douter de ma chance, je doute de mes capacités.

Non pas que je trouve intelligent ce qu'on publie autour de moi, mais je suis comme un lépreux dont les différentes faces de chance pourrissent peu à peu. Cet après-midi, irai voir Nadeau, et qui sait ? Le supplierai-je ? Me connaît-il ? Vous, maman, Luce, qui m'aimez – et Marcelle aussi – et mon père, bien sûr, si je ne vous avais pas, je me supprimerais. Est-ce une « clause de style » ? Peut-être. Mais le ratage de ma vie est tel, qu'il n'y a plus de vie !

Honte peut-être d'écrire cela dans cet appartement quasi somptueux, dans existence où je n'ai « aucune » obligation... mais mes échecs, et puis maman et sa dépression, et puis, ces instants de pitié pour Marcelle... Si j'étais franchement un écrivain incapable... mais même pas : certains (un, deux, trois types) ont l'air de m'admirer.

Entracte : lis Journal de Luce. Une tendresse, une vérité... je tiens à elle incroyablement, évoque ces journées où nous étions nus sur l'immense plage, au Club...

Ma petite Luce, ma petite sirène dont je ne peux plus me passer.

Maintenant, vais corriger le double de mon dernier roman.

Et puis : le courage qu'il faut pour se supprimer alors que j'aime tellement certains aspects de la vie. Et je voudrais exprimer tant de choses : de tous les côtés me parviennent des refus, mais moi, toujours moi, je voudrais exprimer tant de choses.

Qui – parmi les puissants – les Puissants – pourrait avoir pitié de moi, quitte – pour être apprécié à commencer par la pitié. Qui ? Ce retour – tout à l'heure – vers Nadeau, des années sombres, il y a quinze ans, et j'ai à peine « avancé » depuis, et pour mes poèmes, il s'était presque foutu de moi... Bien qu'il soit venu me serrer la main, le soir d'une « générale » il y a trois, quatre ans, après *La Rencontre des absents*, et ma vie, qui tourne au lieu d'avancer, et qui tourne autour d'une mare croupie donnant à cette vie des reflets toujours plus glauques. Nous sommes en 1969 ; j'en suis à ma quarante-septième année. Je voudrais implorer, m'écrouler ; le puis-je ? Un désespoir desséché, un désespoir de désert s'étend sur moi. Est-ce que ça prendra fin ? Verra-t-on mon « filon » que je représente ? Ou crois représenter ? Pitié ! De qui l'implorer ? De qui ?

[5 octobre, Paris]

5 – 10 – 69. Treize heures. Dobropol.

Donc, jeudi, ai vu Nadeau. Auparavant, m'en fus chercher le livre chez Losfeld. Y ai rencontré Walter Lewino : nous nous suivons à la trace depuis la Sorbonne, en 1947... Mais lui, Losfeld l'aime, alors que moi, son rapport de lecture... Bref, sortis avec Lewino, bavardâmes – et il pontifie un peu, se donne des airs – peut être réussit-il plus que moi. À Saint-Germain-des-Prés, une fois seul, flânai, humai mon ancien quartier et allai rue de Condé.

Le Mercure [de France] où Nadeau reçoit, est devenu – par Simone Gallimard sans doute – un vrai bijou vieux style, et après quelques minutes d'attente dans un salon, Nadeau ouvrit la porte de son bureau.

- Vous ? Vous venez chez moi ? Pas possible !

Il est toujours aussi grand, n'a pas changé, et – il faut le dire quoique cela n'implique rien – m'a reçu « terriblement » gentiment, il se souvient de tout, et sans doute des déceptions qu'il m'a causées, disant : « Je ne suis pas Moïse, ni la Bible, je me trompe. » Lui ai avoué n'avoir aucun travail précis, et, puisqu'il dirige deux publications littéraires, ai demandé à être utilisé bénévolement.

Il m'a remercié, m'a dit que c'était possible, et avons continué à bavarder de choses et d'autres. M'entendant dire que mon père était pétrolier :

- Alors, vous n'avez pas à vous en faire pour le lendemain.

Mais je lui précisai qu'en [19]52-53, ce n'était pas le cas :

- Ah ! C'est si rapide que ça pour devenir pétrolier...

Évidemment – il me l'a laissé entendre – la sympathie que je peux susciter en lui n'a rien à voir avec l'acceptation de mon livre. Et je le comprends, parfaitement. Lui ai parlé de Gallimard, D. Aury et Parain. Thomas. Mon « contenu » l'accrochera-t-il ? Piroué m'a dit que oui, qu'il lui en parlerait s'il le peut, et Nadeau m'a expliqué sa situation – malgré tout précaire – en dépit de son renom. Mais il peut publier dix-huit livres par an. Qu'il « élit » pour le contenu, ou la technique.

Chez moi, depuis la suppression de l'alternance « irrégulière » plus de technique. Reste cette ligne droite qui – je crois – tranche comme une lame.

Sortant de là, errai, Luxembourg, Saint-Michel, souvenirs, impressions. Bain... de tant de choses. Et le lendemain m'en fus voir Marcelle.

C'était avant-hier. Le soir, devais rejoindre Luce chez ses parents pour dîner. Et toujours elle parvient à m'impressionner au point que Luce se ronge et pleure. Bien sûr : avec Marcelle je m'installe sur le divan, et commence à parler de tout, et ces gens que je rencontre, dont je lui parle, Marcelle les connaît, tout ce passé pénible est le sien aussi, puisque, au fil des années, je lui racontais tout et n'ai pas besoin, à chaque nom, d'en retracer l'historique qui n'a jamais la chaleur du « vécu ». Je l'ai dit à Luce, et ça la ronge. À tort, parce que... le Passé, c'est fini. À certains instants, il vous émeut et « facilite » certains contacts, mais c'est tout.

[24 octobre (1), Paris]

24 – 10 – 69. Paris. Quatorze heures.

Le lecteur de Nadeau hésite ; dit mon style « lourdement expressionniste », et je n'aurais pas « maîtrisé mon sujet » ! Nadeau va le lire. De toute façon, il se montre avec moi d'une gentillesse rare. Mais je n'en reviens pas de ce gouffre entre Moi, Mon œuvre et autrui. Le lecteur trouve quand même qu'il y a des « pages saisissantes » !... Nadeau a dit qu'il me téléphonerait.

[27 novembre (1), Paris]

27 – 11 – 69. Paris. Treize heures.

Donc, retour de Moscou : douze jours extraordinaires à parcourir avec Luce les rues où tout détonne : mélange de vieilleries délabrées et d'immeubles neufs mal achevés ; des queues partout ; d'immenses magasins, mais minables, pauvres. Foules pathétiques – parfois, antipathiques. Impossible, par exemple, d'entrer dans un café, ou un restaurant : ou bien on fait la queue, des heures durant, ou bien on vous barre l'entrée (et de quelle manière !) parce que la salle est fermée avant l'heure, retenue par des « camarades » délégués, que sais-je ? Quoi qu'on demande, dans les magasins, ailleurs, toujours on s'attire la réponse : « non ». Toujours non.

Et les environs de Moscou ! Fûmes à Zagorsk, extraordinaire série de couvents, coupoles dorées, bleutées, dans l'une des églises, le culte du dimanche matin : espèce de fanatisme, d'extase, de ces paysannes (mais aussi des jeunes gens), beauté des popes, splendeur du chœur... On parcourt ces soixante-et-onze kilomètres sur une route « à peu près », mais les masures, les *isbas*, la boue, l'eau qu'on va chercher au puits, l'Éternelle Russie, et cela, dans la banlieue de Moscou. Tristesse, monolithisme, le strict nécessaire en tout, et ce côté inachevé, grossier. Évidemment, la guerre – atroce chez eux – a encore tout retardé. Les gens mangent, vivent, s'amusent même, mais c'est triste.

Au cours d'une réception au restaurant Prague, ai trop bu, fus malade comme un chien : et il faut voir comment ça se passe, dans ce restaurant de cinq étages (et j'étais au cinquième !), mais, malade, ayant besoin d'aller aux w-c, on me dit qu'ils sont fermés, sauf ceux du rez-de-chaussée, et quant à l'ascenseur, il stoppe à dix heures. Chancelant je descendis, et une grosse serveuse m'aida, et j'atteignis les toilettes pour vomir : pas de place. Le portier se mit à crier : « Place, place ! », et chassa littéralement un type en train de « pisser », et je pus donc vomir sur une odeur d'urine toute chaude... passons !

Luce, que tout étonnait, révoltait, apitoyait. Réception dans famille de papa, très gentils, (dont un journaliste, Sacha), musées (dont maison de Tolstoï). À maman, bien énorme qu'a fait ce voyage ! Et aussi le traitement du docteur Bonis.

Ici, rien de Nadeau. Vais téléphoner cet après-midi. Peut-être n'a-t-il pas fini ? Ai lu qu'il avait obtenu Prix de la Critique pour son *Flaubert*, et démissionné du Renaudot dont le choix cette année l'a choqué. Parlerai encore de Moscou... et du reste.

[27 novembre (2), Paris]

Dix-neuf heures.

Nadeau – à qui je viens de téléphoner – « refuse » mon livre, mais avec une certaine hésitation, ...il ne l'aime pas, mais... lui « reconnaît » un tas de choses... ai-je de tels défauts ? Il m'a dit : « C'est un livre dont on ne se débarrasse pas si facilement », car : puissance, couleur, etc. mais : confus, pas maîtrisé... est-ce possible ?

Dieu ! Si tu ne m'as rien Rien [*sic*] donné, enlève-moi l'outrecuidance de croire en ce don ; enlève-moi cette idée, je n'en peux plus de traîner une moitié de Don, un bout, comme un paquet mal ficelé. Oh ! Pourquoi ? Mais je ne suis pas désespéré, oh non ! Peut-être ai-je la chance d'être un incompris.

Quel Destin ! Et pourquoi ? En fin de compte, Nadeau – je le lui ai proposé – va lire mon *Dernier cri* avant de prendre sa décision.

[1^{er} décembre, Dordives]

1 – 12 – 69. Dordives. Dix-neuf heures.

Plonge dans mon passé : relis journaux de Marseille et m'abîme dans ces entonnoirs de souffrances. On n'y peut rien. Et mon Destin, qui saura ce qu'il vaut ?

Ici, à Dordives, lettre de Claire – qui m'aime et pleure – ce matin, téléphone... Marie-Claude ! Encore elle ! Demi-folle, je crois. Et Luce qui s'alarme. Cet après-midi, longue promenade dans la forêt glacée et j'ai reproché à Luce son « incapacité intellectuelle ». Elle a pleuré. Mais que faire ? Je l'aime quand même. Et puis, elle fait des efforts, et puis Marcelle était trop sûre d'elle, et puis... c'est comme ça !

Et puis : qui me publiera ? Ô Mon Dieu.

Repense à Moscou, ces rues, cette vague tristesse ; ces immenses magasins nus... et les gens qui attendent.

Avant-hier, Alain et Norma venus dîner : rasoir. Le pauvre Alain pontifie des heures durant. Et dire que j'ai besoin de lui. Certes, il y a amitié, mais que de zones désertiques ! Quant à Henri, un vrai lâcheur, et encore cette désinence est peut-être inutile... Après tout, il a raison : il s'en fout.

[17 décembre (1), Paris]

17 – 12 – 69. Treize heures. Paris.

Alain vient de m'apprendre que La Table Ronde refuse mon manuscrit. Et cela, malgré le « paiement » que j'étais prêt (par maman) à effectuer et malgré l'avis très « pour » du directeur, Laudenbach. Rien à dire.

Hier, Dordives, mal de gorge et en fin d'après-midi, visite au docteur (qui soigne maman) vu troubles que j'ai – depuis dix ans ! – dans vue, vertige, impression de rêves, etc. En janvier, vais subir diverses analyses. À part ça, tout très bien : maman, mon père, Luce ; partons demain pour Monte-Carlo, jusqu'au 3 janvier, en voiture et parents nous rejoignent en avion. À l'Hôtel de Paris, ni plus ni moins !

J'ai la gorge serrée, mais tout va bien. Pourvu que je ne couve aucune maladie ! Qui sait ? N'ai plus la force d'implorer. Si encore ce n'était qu'une mauvaise passe... une de celles, étroites, qui vous coupent le cou...

[17 décembre (2), Paris]

Dix heures.

Décrire mon état est... impossible. Suis aux frontières de la Géhenne, de la détresse absolue. J'ai – d'après Alain – fait mauvaise impression à [La] Table Ronde en téléphonant voici quelques mois... tous ces « gens de lettres » si susceptibles.

Suis à bout. De désespoir. Je sais : certains crèvent de faim. D'autres – comme moi – d'indifférence. J'en crève. Oui.

[Sans date]

Pardon Monsieur je vous dérange il fait noir je...
 La nuit miroite dans cette rue cette cohue cette pluie ces enseignes
 J'oserai un mauvais jeu de mots : je saigne ne vous sauvez pas dans ce dédale
 Où la vie cherche ses vivants
 Tant pis Madame la foule bonsoir je ne demande rien aucun ticket de métro nous
 sommes nourris nous autres
 Madame la foule m'évite visages plantés sur des bâtons sur des réverbères étages de
 détresse superposée
 Il suffit de tourner une rue latérale un bout de terrain vague une senteur mouillée de
 Printemps une bicoque
 J'ai peur dans la banlieue une lame enfoncée jadis quelque part dépasse encore trop
 loin pour ce que je puisse l'arracher
 Hé là ! Quelqu'un, vite, solitude blessure jamais fermée pardon pardon nul n'a voulu...
 Madame écoutez-moi – nul n'a voulu de mes mots de ma pagaïe de mes cris de mes
 poèmes apeurés
 Oh vous avez vos soucis et moi je n'ai pas les miens je n'ai pas de soucis je suis
 détresse et arrachement non ne vous sauvez pas sauvez-moi n'appellez pas un agent
 La nuit glisse et dérape suinte le Moi fout le camp là-bas ces emplacements réservés
 qui te recrachent jadis ces jadis qui te vomissent fous le camp vers ces lieux imprécis
 impénétrables
 Mon Moi que j'ai arraché à celle qui en vivait pardon ciel affaissé refus
 Je tiens debout je marche je donne des pièces à une vieille en haillons vite pas le droit
 Pas le droit de hurler ni d'étrangler ses cris ni de s'étrangler pas le droit de n'avoir pas
 le droit Pas même celui-là
 Rien debout viande à tourments assis couché dessus dessous n'importe mais marche
 simili-paria bien nourri
 D'autres crèvent vraiment alors ta gueule et j'obéis, j'obéirai je jure de ne pas crever
 de ne pas mendier de ne plus aligner de poèmes de proses de Verbes-Verbe
 Je jure pardon d'être né de renaître je n'ai pas le droit ni la rue non plus qui s'enfonce
 en zigzaguant droit dans la plaie
 Vous... mes souvenirs me vomissent des gratte-ciels tournent comment nier silence à
 mon sale Moi trop haletant
 Et qui m'empêche d'entendre le silence universel des transistors des borborygmes des
 tuyaux crevés
 Tuyau donne m'en un que je prenne ta place accroché à ma vie tout le long
 De préférence du soleil pour déverser la clarté non bue chair squelette images ~~liant les~~
~~deux~~ les liant
 Poignard enfoncé dans le monde et qui peut alors le retirer ? Ce manche qui dépasse
 jusqu'en haut plus haut
 Yeux levés oh foule du soir c'est en bas qu'est la plaie sous les pieds sous les yeux
 Mare que moi j'emporte partout y compris ici ou le ciel est bleu pur de froid bleu pur
 de silence
 Les grandes raies de l'horizon comme les doigts de Dieu d'où s'écoule ce que j'ai eu ce
 que j'aurai
 Ce que je ne possède pas je me suis enfui inconnaissablement [sic].